

Un laïque écossais pieux et hérétique [suite]

Autor(en): **Astié, J.-F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **20 (1887)**

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379411>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

UN LAÏQUE ÉCOSSAIS PIEUX ET HÉRÉTIQUE

PAR

J.-F. ASTIÉ

II

L'homme pieux.

Nous nous sommes occupés de l'hérétique chez notre laïque, membre de l'Eglise libre d'Ecosse. Il nous reste à faire connaissance avec l'homme pieux, dont vous aurez sans doute déjà soupçonné l'existence.

Mais, avant d'aller plus loin, nous devons signaler encore la plus grave de toutes les hérésies qui, j'en ai grand peur, aux yeux de quelques-uns, risquera fort de compromettre la piété du personnage. Notre laïque nie expressément, catégoriquement le surnaturel. Les raisons qu'il donne pour ne pas l'admettre tiennent à la nature de Dieu d'abord, et, en second lieu, à la nature des choses.

« Maintenir que le surnaturel viole les lois de la nature, c'est, dit-il, maintenir une impossibilité. En effet, je ne puis imaginer aucune loi de la nature (ce qui signifie une loi de Dieu qui est l'auteur des lois de la nature) pouvant être suspendue. Et faire Dieu l'auteur d'une pareille suspension, serait en faire un transgresseur de ses propres lois. Dieu lui-même a une nature, ce que saint Pierre appelle la nature divine de Dieu, et Dieu ne saurait se renier lui-même. Il doit, comme tout le reste, demeurer fidèle à sa nature, sans cela il ne serait plus Dieu. Par conséquent, dire que quelque chose est surna-

turel, c'est un autre mot pour déclarer qu'il y a quelque chose de supérieur à Dieu, ce qui est manifestement absurde. Voilà pourquoi je ne pense pas que le mot surnaturel ait besoin d'être défini : il n'y a tout simplement qu'à l'exclure du vocabulaire du langage chrétien. L'idée même en est athée. »

Et ailleurs : « Il y a sans doute des natures supérieures à celle de l'homme et la plus élevée de toutes, c'est la nature de Dieu. Mais il me semble que Dieu ne saurait transgresser les traits caractéristiques de sa nature pas plus que le brin d'herbe ne saurait transgresser sa nature. Il est de la nature de Dieu d'être aimant, miséricordieux, fidèle, juste, gracieux, et s'il devenait le contraire, il ne serait plus Dieu. Sans contredit la nature supérieure domine l'inférieure. La nature humaine intervient dans les opérations de la nature végétale, de la nature animale ; et la nature divine intervient dans les opérations de la nature humaine et dans le cours de toutes choses ici-bas, mais Dieu fait tout cela d'une façon naturelle et non surnaturelle.

Notre Ecossais n'est donc pas déiste : il admet expressément l'intervention de Dieu dans le cours des affaires humaines. Seulement il veut que cette intervention soit appelée naturelle et non surnaturelle.

Mais voici qui vous surprendra plus que la négation du surnaturel, — du moins quant au mot, — notre laïque admet le miracle. A ses yeux, miracle et surnaturel ne sont pas synonymes, comme on le pense en général. Autant il repousse le surnaturel, autant il admet les miracles qui, selon lui, ne sont pas seulement possibles mais parfaitement naturels. Ce à quoi il paraît donc surtout tenir, c'est à ce qu'on ne parle pas de suspension des lois de la nature. Un miracle est une opération de cette puissance mystérieuse qu'on appelle la volonté, — qu'il s'agisse des brutes, des hommes ou de Dieu, — par laquelle le courant des événements est détourné de la marche qu'il aurait suivie, sans l'intervention de cette volonté. Bien loin que ce soit là une contravention aux lois de la nature, plus un homme est au courant de ces lois, plus puissantes seront les opérations de sa volonté. La volonté de la brute, dans une certaine étendue, dérange ce qui, sans cela, suivrait

la routine, le mécanisme de la nature ; la volonté de l'homme trouble cette routine à un beaucoup plus haut degré encore ; et certainement l'analogie nous conduit à admettre que la volonté de Dieu trouble cette routine dans une mesure infiniment plus grande, tout en demeurant néanmoins en parfaite harmonie avec les lois immuables de la nature, comme lorsqu'un cheval fait monter une charge en remontant la pente d'une colline.

Notre laïque définit le miracle la puissance mystérieuse de la vie. Plus la vie est supérieure, plus mystérieux ou miraculeux est le pouvoir. La croissance d'un brin d'herbe est un miracle, mais nous ne l'appelons pas ainsi parce qu'il est trop ordinaire. La vie animale exerce une plus grande puissance que la vie végétale, et la vie humaine à son tour a une plus grande puissance, comme s'expriment les ignorants, de suspendre les lois de la nature. Or l'homme intelligent sait que ces puissances sont obtenues, non par aucune violation des lois de la nature, — qui étant des lois de Dieu sont immuables, — si bien qu'il punit de châtiments correspondants ceux qui les transgressent, — mais en obéissant à ces lois. La loi de la gravitation n'est pas suspendue par le fait qu'un arbre s'élève du sol dans le cours de sa croissance. Il s'agit ici seulement de la puissance de la vie obéissant à la loi parfaite de Dieu. Qu'est-ce qui rend la foudre obéissante comme un esclave à l'électricien qui la manie ? C'est la connaissance de la loi divine dans la sphère de l'électricité, et l'obéissance à cette loi.

Mais outre cela, l'Écriture nous parle encore d'une forme supérieure de la vie, en face de laquelle l'existence humaine ordinaire est présentée comme à peine supérieure à la mort. Jésus dit à Nicodème qu'il doit naître de nouveau. Et il déclare à ses disciples qu'il est venu afin qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient même en abondance. Toutes ces formes supérieures de la vie entraînent avec elles des puissances supérieures capables de contrôler les mouvements de l'univers, au moyen d'une connaissance plus exacte des lois inexorables du monde, jusqu'à ce que nous arrivions à celui qui est la tête, le centre de toute vie, un avec toute loi et qui, en vertu de son obéissance

parfaite à la loi parfaite de Dieu, trouve que les vents et la mer lui obéissent ; même les esprits des morts reviennent à sa voix du Hadès, pour habiter de nouveau leur corps terrestre. Ainsi donc il y a miracle, même la résurrection d'un mort, mais tout cela est naturel.

En ceci, comme en tout le reste d'ailleurs, je ne suis qu'un simple rapporteur, un écho ; je vous donne les choses telles que je les trouve, sans me charger de les expliquer, ni même sans m'en déclarer l'éditeur responsable. Si cependant je puis risquer une remarque, je dirai qu'il pourrait bien n'y avoir en tout ceci qu'une querelle de mots, si seulement notre Ecosais ne fait pas dépendre Dieu des lois de la nature qu'il a faites, au point de risquer de le confondre avec elles. Mais c'est là de la haute métaphysique ; ne perdons pas terre.

L'essentiel est maintenu. Notre Ecosais croit à l'intervention de Dieu dans le cours de la nature, seulement il demande qu'on l'appelle naturelle, cette intervention, et non surnaturelle. Il croit à l'efficacité de la prière. La puissance de la prière lui paraît aussi miraculeuse, mais non surnaturelle. Il nous déclare que toute vraie prière, — non pas le désir égoïste de quelque convenance personnelle, ou le cri favori de l'égoïsme déçu, — est plus ou moins une impulsion divine. Et, plus c'est le cas, plus le désir sera accompli, au moyen de la volonté de Dieu, agissant d'accord avec les lois de la nature.

On dit souvent qu'il est hors de question de supposer que Dieu changera le cours de la nature, simplement pour obliger un individu. Mais la prière est une force morale et dans le monde spirituel, comme dans le monde matériel, on peut obtenir les résultats les plus surprenants au moyen des opérations les plus insignifiantes. Un enfant poussant une détente peut mettre une ville en ruines et une prière d'enfant peut mettre en œuvre des forces suffisantes pour sauver une Sodome de la destruction.

Notre Ecosais maintient fortement la différence entre l'homme naturel et l'homme spirituel. Une distinction vitale entre l'âme réveillée et l'âme non réveillée parcourt tout le Nouveau Testament. Christ est la tête de chaque homme et en

vertu de ce fait, chaque homme est virtuellement un membre de la famille divine. Mais il faut qu'il soit réveillé, né de nouveau, avant de montrer les traits distinctifs de sa parenté divine ; de même que le gland doit être né de nouveau, d'eau et d'esprit, avant de montrer les traits caractéristiques de sa parenté. Le gland, par sa naissance naturelle de l'arbre dont il procède, est, sans nul doute, de la famille du chêne ; mais il est pratiquement aussi mort qu'une pierre à tous les traits caractéristiques de la vie du chêne, jusqu'à ce qu'il ait été enseveli et soit né de nouveau, d'eau et du souffle réchauffant du ciel. Tels sont les enseignements du Nouveau Testament par rapport à la vie humaine, et c'est aux âmes réveillées que le mot Eglise est appliqué dans le Nouveau Testament.

Notre Ecosais distingue donc entre la vie religieuse et la vie ordinaire, entre la physiologie et la religion : on ne passe pas de l'état d'homme naturel à celui de chrétien réveillé par une nécessité de nature, comme celle qui fait passer de l'enfance à la jeunesse, de la jeunesse à l'âge mûr et puis à la vieillesse. Il faut une naissance nouvelle. Notre laïque n'est donc pas déterministe : il voit dans la conversion un fait moral.

Ceci nous amène à dire encore un mot des miracles. Notre membre de l'Eglise libre d'Ecosse admet le miracle plutôt que les miracles. « Quant aux miracles rapportés dans la Bible, il est fort difficile pour nous, dit-il, à la distance où nous sommes des faits, de s'assurer de l'exactitude des récits ; la chose est même totalement impossible à la masse du commun peuple, auquel l'Evangile de Jésus est spécialement adressé. Par conséquent tandis que je maintiens que le principe des miracles ou des œuvres puissantes est raisonnable et naturel, je n'exprime pas d'opinion quant au détail de récits que je n'ai pas moyen de vérifier. »

La réserve de notre Ecosais est remarquable et opportune. On parle beaucoup de miracles de tout genre de nos jours ; on a même ouvert des maisons, des institutions où le pouvoir de faire des miracles fonctionnerait en permanence. Et, chose curieuse ! tandis que les miracles de Lourdes et de la Salette se

font oublier, c'est chez les protestants que le vent souffle aux miracles. On a même prétendu, dans un journal de notre ville, que cette heureuse coïncidence tendrait à prouver que Dieu veut de nos jours gouverner son Eglise par les miracles. Cette question a fait réfléchir certains hommes habitués à se rendre compte des choses. A leur sens, trop de bien nuit. En constatant la facilité avec laquelle autour d'eux, on fait des miracles, on croit aux miracles et cela dans des milieux où tout esprit critique ne fait pas entièrement défaut, ils se sont demandé si la chose ne devait pas avoir lieu à un plus haut degré encore en Palestine, parmi des populations incultes vivement impressionnées par la puissance morale, par la fascination que la personne de Jésus exerçait sur eux. De sorte que les ardents avocats des miracles du XIX^e siècle, pourraient bien avoir une mission fort différente de celle qu'ils s'attribuent. Il se pourrait qu'ils enhardissent quelques personnes à considérer le miracle non pas comme surnaturel, mais comme naturel, pour parler avec notre Ecossais. Notre laïque ne va pas jusque-là ; mais il semble être sur la voie, en faisant ses réserves à l'occasion des miracles historiques, tout en admettant la réalité du miracle en général.

Vous l'aurez remarqué, notre Ecossais voit loin et juste. Il a beau se défendre d'être savant et prétendre expressément qu'il n'a pas même étudié la philosophie, en le voyant rencontrer juste comme il fait, on le soupçonnerait volontiers d'en savoir beaucoup plus long que sa modestie ne veut le laisser paraître.

Il est une grande question qui divise les philosophes : *y a-t-il une nature en Dieu ou n'y en a-t-il pas ? Le bien est-il bien parce que Dieu veut qu'il le soit, la liberté divine constitue-t-elle le bien bien, ou Dieu est-il forcé de vouloir ce qui est bien et qui, par conséquent, le domine ?* D'après notre laïque, Dieu ne serait pas Dieu s'il n'était pas ainsi emprisonné dans les lois de sa nature. Peu importe d'ailleurs que les lois de la rectitude morale soient éternelles comme Dieu lui-même ou qu'elles soient l'expression de la volonté de Dieu. Car si Dieu a voulu de pareilles lois, son attribut essentiel, l'immutabilité,

réclame que ces lois soient éternelles comme lui. « La liberté de la volonté divine est absolue et toutefois nous pouvons dire avec respect qu'il est soumis à la nécessité d'être fidèle à son propre caractère. Dieu, en effet, ne saurait se renier lui-même ; c'est là le principe de la confiance chrétienne.

Notre laïque n'a pas seulement le flair philosophique suffisant pour trancher des questions qui ne sont pas à la portée de tout le monde, il arrive en théologie, aux mêmes résultats que Schleiermacher qu'il ne professe pas connaître. « Plus nous étudions les voies de Dieu à l'égard de l'homme, dit-il, plus nous trouvons que ce que nous appelons attributs divins, amour, miséricorde, sagesse, justice, colère, etc., ne sont que des manifestations d'une seule et même chose ; les aspects en sont déterminés par les objets sur lesquels les dispensations tombent, comme par exemple le bleu, le jaune, le rouge sont déterminés, non par des différences dans les rayons émanant du soleil, mais par les caractères des objets sur lesquels ils tombent, ainsi le même feu durcit l'argile et fait fondre l'or. Voilà comment nous sommes amenés à reconnaître la justesse de cette doctrine scripturaire enseignant que c'est le même Dieu d'amour qui endurecise les rebelles et qui amollit le cœur des pénitents. »

« Je crois qu'il est de grande importance de maintenir l'unité du caractère de Dieu ; car comme toutes les couleurs sont contenues dans le même rayon lumineux, ainsi tous les attributs de Dieu sont contenus les uns dans les autres dans sa conduite à l'égard des hommes. »

En voyant notre laïque écossais si au courant et rencontrant si juste dans les questions les plus délicates et les plus modernes, on est disposé ou bien à suspecter sa modestie ou à se demander s'il n'y a pas quelqu'un, une espèce de nymphe Egérie, pour lui servir de souffleur. Il est malaisé de ne pas songer à un acteur muet se produisant sur la scène, tandis qu'un personnage réel et inconnu serait dans les coulisses et prononcerait les paroles. L'illusion serait complète parce que les gestes de notre Ecossais seraient en harmonie parfaite avec les paroles qu'on lui met dans la bouche.

On éprouve surtout cette impression quand on voit notre laïque s'orienter au milieu des partis théologiques en présence et prendre sa place à lui, en disant à chacun son mot. Il remonte à la publication qui fit quelque bruit en Angleterre vers 1860, *Les Essais et Revues*. Ils ressemblent, dit-il, à une magnifique statue, belle, attrayante dans ses proportions extérieures mais manquant de toute vie. L'orthodoxie de son côté, si peu attrayante qu'elle puisse paraître à l'extérieur, a cependant cet immense avantage d'être une chose vivante. Il se peut qu'elle n'ait qu'une vie très faible, ballottée çà et là par la marée des affaires humaines. Elle requiert la dure carapace calcaire des confessions de foi et des catéchismes pour protéger sa faible vitalité; cependant elle est toujours animée par le souffle de vie.

Mais, se demande notre laïque, — et en faisant cette question il marque sa position entre les belligérants, — pourquoi ne pas combiner les deux? Pourquoi un christianisme vivant ne prendrait-il pas une forme vivante? Il fut un temps où la plus haute phase de la vie religieuse était celle des mollusques. Ainsi, au mont Sinaï, par exemple, alors que la vie était enveloppée dans l'épaisse carapace des formes rigides. Mais nous vivons actuellement dans une ère supérieure et nous ne nous faisons pas une idée de notre position avancée, si nous nous imaginons que le christianisme signifie seulement passer d'une carapace dans l'autre. L'orthodoxie des temps passés paraît toujours jalouse des progrès du monde et c'est cette jalousie qui lui fait manquer son propre but; le monde en effet refuse le contrôle de l'orthodoxie, et le monde avance et progresse, malgré l'opposition de l'orthodoxie. Et voici le résultat auquel on aboutit: le christianisme au lieu de prendre sa vraie position, qui est de se maintenir à l'avant-garde de l'humanité en imprimant une direction vraie au progrès, l'orthodoxie se maintient en arrière et contraint le christianisme à prendre une humble position à l'arrière-garde. Depuis le temps où l'orthodoxie lança ses anathèmes contre Galilée jusqu'aux jours d'aujourd'hui, le christianisme officiel a toujours cherché à arrêter les progrès des sciences; ce n'est qu'avec répugnance

que l'orthodoxie finit par accepter les vérités qui ne peuvent plus être niées. Le christianisme devrait être l'aiguille indiquant l'heure qu'il est, mais au lieu de s'acquitter de cette mission, il reste en arrière ; il faut que les aiguilles soient avancées de temps à autre mécaniquement, pour correspondre avec le temps vrai. Il a besoin d'être purifié, réglé.

Un des points sur lesquels le christianisme du jour est en désaccord avec la science est celui-ci : la Bible doit-elle être acceptée comme un fardeau pesant sur l'intelligence ou comme un guide moral pour la conscience ? L'orthodoxie se prononce en faveur de la première opinion, mais la voix irrésistible du progrès se prononce pour la seconde. De même que l'orthodoxie a déjà cédé aux exigences de la science de la nature, aussi sûrement elle devra baisser pavillon devant les exigences de la science intellectuelle.

Voici comment notre laïque marque l'attitude différente des deux partis extrêmes, quant à la préparation historique à l'Évangile. Il compare les hommes qui insistent sur les arguments extérieurs, rationnels, à ces niais qui, au moment où on lance un magnifique navire, supposeraient qu'il ne flotterait pas s'il ne continuait d'être soutenu par les mêmes échaffaudages sur lesquels il reposait pendant qu'il était sur le chantier ; et qui en conséquence se mettraient en devoir d'enfoncer des étais dans la rivière, sous le vaisseau, en vue de le soutenir sur l'eau. Quelques personnes pourraient croire que toute cette masse inutile n'est qu'un *humbug* et demanderaient qu'on fit sauter le tout comme obstruant la navigation. D'autres veraient que les étais artificiels sont seuls le *humbug* et qu'en s'en prenant à eux, on n'avait pas en vue de couler le navire, mais de le mettre en liberté pour en faire un messager allant jusqu'aux extrémités de la terre.

Les écrivains des *Essais et Revues* ont tort en disant que ces étais artificiels n'ont jamais été indispensables et ne peuvent jamais l'avoir été. Le pendule a oscillé trop à gauche, mais il reviendra en arrière et le résultat de la commotion provoquée par cette publication sera le suivant : le christianisme sera débarrassé des obstacles provenant du rationalisme, obstacles

au moyen desquels une orthodoxie bien intentionnée a cherché à le mettre à l'abri du danger et alors il pourra flotter hors de l'atteinte des attaques du rationalisme.

Notre Ecossais maintient du reste le fait historique de la révélation. Il n'y a, selon lui, qu'un seul moyen d'arriver à la vérité naturelle ou spirituelle, savoir la révélation objective interprétée, reconnue, assimilée par l'âme qui en fait son affaire propre. « Je ne suis pas d'accord, dit-il, avec ceux qui regardent la vérité comme une pure évolution de la conscience; la conscience, à mon sens, ne peut, pas plus que l'œil, créer les objets qu'elle perçoit. » Il n'y a pas de faculté humaine qui puise, en elle-même, la conscience de la vérité morale ou physique. Mais justement comme la conscience des objets matériels provient du fait que ces objets entrent en relation avec nos sens; de même aussi la conscience de la vérité spirituelle est provoquée par les révélations de l'Esprit de Dieu entrant en relation avec notre faculté servant à la perception spirituelle.

Il n'y a qu'un unique moyen de reconnaître vers lequel des deux extrêmes penche notre laïque écossais; c'est évidemment du côté des hommes de la droite, car il les châtie d'importance. A l'entendre, ce sont des esprits médiocres, vivant dans un monde factice, absolument étrangers aux besoins, aux préoccupations de leur époque, qu'ils dédaignent du haut de leur humilité orgueilleuse; au fond de vulgaires rationalistes avec des prétentions de connaître mieux que d'autres les vérités bibliques. En dépit d'éléments vrais, vivants, effectifs, ils font dépendre la religion de l'intelligence; ils donnent pour base à la foi une connaissance correcte du plan de la rédemption. C'est ainsi qu'on surcharge l'Évangile de doctrines jusqu'à ce que le noyau de la vérité soit incrusté dans un coquillage presque impénétrable. Ils s'imaginent que le monde sera amené au christianisme par les doctrines, par les préceptes, plutôt que par l'exemple de la vie de Christ et par la vie découlant de sa personne.

Pour preuve d'étroitesse, notre Ecossais cite le cas d'un docteur, un des principaux champions du parti évangélique,

qui n'a imaginé rien de mieux que de fonder une société en vue d'empêcher les jeunes gens d'être troublés par le mouvement actuel des idées. Et il ajoute : « Est-ce que ce ne fut donc pas toujours la mission des prophètes, depuis que le monde est monde, de troubler les esprits, d'ébranler la confiance dans la religion populaire de l'époque? » Il s'élève avec force contre une théologie sèche et dure qui ne sait admettre d'autres relations essentielles entre Dieu et l'homme que celles entre le créateur et la créature. Mais c'est là n'établir entre la race humaine et le Père, qui est dans les cieux, aucun rapport plus intime que celui qui règne entre le créateur d'une part, le chien, les moutons de l'autre. C'est là priver l'humanité de toute fraternité avec Jésus-Christ et enlever toute signification, toute portée à ces appels pressants adressés dans l'Écriture aux enfants égarés. Cette théologie disparaît rapidement, aucun effort ne réussira à la sauver; notre monde théologique est de plus en plus en proie à la confusion. Nous paraissions être dans cette phase de dislocation indiquant l'aurore d'une ère nouvelle, ou de la venue du Fils de l'homme, comme l'Écriture désigne ces époques de l'histoire humaine auxquelles les vieux systèmes branlent, tombent en ruines, tandis qu'une vie fraîche, vigoureuse surgit des décombres.

Du reste, tout en disant leur fait aux évangéliques, notre laïque ne leur conteste nullement le droit de maintenir, de propager leurs doctrines; il déclare éprouver pour plusieurs d'entre eux les plus vives sympathies. Mais ce qu'il déteste, c'est leur intolérance à l'égard de ce qui contredit cette satisfaction de soi-même qui caractérise leurs allures. C'est là un esprit essentiellement de ce monde, lorsqu'on s'y livre il éteint l'Esprit de Dieu qui enseigne le sacrifice de soi-même; cette tendance trouve sa plus haute expression dans la célèbre prière : « Seigneur, je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes. »

Quel est donc cet intrépide joueur ayant ainsi son franc-parler avec tout le monde? Quel nom doit-il prendre dans la mêlée des partis à travers laquelle il se fraie hardiment sa voie, en faisant vigoureusement fonctionner les coudes? Avant de

lui donner un nom, nous lui laisserons le soin d'exposer lui-même son point de vue.

Ce point de vue se résume en deux grandes idées, le facteur divin et le facteur humain, appelés à se pénétrer intimement pour constituer la vie chrétienne.

De même que l'image de la nature doit être imprimée sur les organes des yeux, avant que les choses extérieures puissent être perçues, ainsi Dieu en dehors de vous n'est rien pour vous, jusqu'à ce que, par l'œil de la foi, l'image de Dieu soit reproduite intérieurement. On dit souvent que c'est là mettre sa confiance en soi-même, mais il n'en est pas ainsi, pas plus que le fait d'ouvrir vos yeux au monde extérieur n'implique que vous ayez rien à faire dans la création de ce monde. Dans le monde naturel votre croyance est fondée sur des perceptions naturelles et dans les choses du domaine spirituel votre foi est fondée sur des perceptions spirituelles.

La conscience est l'organe par lequel nous saisissons la vérité religieuse. Sans doute la conscience n'est pas dans son état normal ; elle n'y sera peut-être jamais sur la terre. Mais, peu importe, fausse ou exacte, elle n'en est pas moins le tribunal en dernier ressort au moyen duquel un homme interprète la loi de Dieu et discerne son devoir. Ce n'est pas là placer la conscience au-dessus de la loi ; la loi est manifestement plus élevée que la conscience ; mais c'est uniquement par l'illumination graduelle de la conscience que l'homme en vient à connaître ce qu'est réellement la loi divine. Nous ne sommes appelés à rien croire que nous ne puissions vérifier par l'expérience ou par l'intuition. La devise de l'Ancien Testament est la suivante : « Goûtez et voyez que le Seigneur est bon, » et celle du Nouveau Testament : « Epreuvez toutes choses et retenez ce qui est bon. »

On ne saurait trop veiller à conserver intacte la délicatesse des consciences ! Il y va de la vie spirituelle tout entière. Il faut se rappeler que tout ce qui ne se fait pas avec foi, avec la conviction que cela est vrai, est péché.

Notre laïque, qui connaît les cœurs, prononce à cet égard une parole de nature à troubler bien des âmes. « Il n'y a pas

de doute, dit-il, que beaucoup de ce que, de nos jours, on appelle foi, n'est purement et simplement que de l'incrédulité et de la paresse, redoutant de regarder en face les questions actuelles quand elles dérangent notre créance. »

Voici un passage remarquable où la supériorité de la conscience sur la logique est hautement proclamée. Notre expérience est l'unique autorité réelle que nous ayons dans les questions morales; car il n'y a pas de preuve logique, quant à la signification des mots, qui puisse nous lier à quelque chose révoltant nos convictions morales. La manifestation de la loi sous une forme objective a pour effet de réveiller, de stimuler la puissance de la conscience; mais c'est seulement dans la mesure où elle obtient ce résultat qu'on peut dire de la loi qu'elle a une autorité réelle sur notre nature morale. La loi de Dieu sera toujours supérieure à notre conscience et condamnera le transgresseur, que la conscience reconnaisse ou non la loi. Si un homme viole ses convictions consciencieuses pour obéir à des preuves logiques auxquelles il ne peut résister, soit par défaut de connaissance, soit pour d'autres raisons, cela ne pourra nuire qu'à la délicatesse de conscience, sans produire rien qui puisse être appelé proprement obéissance à la loi, l'interprétation qui lui est ainsi imposée fût-elle correcte. Si l'homme pèche contre sa conscience, la loi de la conscience la rend plus émoussée, plus dure jusqu'à ce qu'enfin la perception morale d'un homme devienne si obtuse qu'il croit de son devoir de rompre avec la conscience et de la livrer à l'Eglise, à la grammaire grecque.

La seule autorité que notre laïque admette, c'est l'autorité intrinsèque de la vérité se justifiant elle-même à la conscience, indépendamment de tout témoignage extérieur, de tout mérite du canal par lequel elle peut parvenir jusqu'à nous. Notre Ecossais maintient expressément le mot *autorité* pour désigner cette impression, que fait sur la conscience, sans intermédiaire aucun, la vérité évangélique qui lui est présentée. Dans le vrai sens du mot, la liberté et l'autorité sont une seule et même chose, ce pouvoir, cette puissance dont parle Jésus. Un homme ne voit pas un attentat à la liberté de son jugement

dans le fait qu'il est contraint d'admettre que la couleur de l'herbe est verte ; et toutefois, en réalité, il l'appelle verte en vertu de l'autorité que l'herbe exerce sur les organes au moyen desquels il perçoit.

Dieu nous a déclaré que celui qui s'est rendu maître de la plus simple de toutes les vérités religieuses, savoir qu'il doit obéir à la conscience et s'attacher à elle, est sur la bonne voie pour apprécier toute vérité religieuse. « Si un homme veut faire la volonté de Dieu il connaîtra si ma doctrine est de Dieu. » Ces convictions de la conscience concordent avec la plus simple de toutes les théologies : Dieu est ; (Hébr. XI, 6) elles deviennent graduellement plus élevées, plus claires, à mesure que le fidèle croît dans la ressemblance avec Jésus-Christ par une vie de sacrifice, en prenant sa croix, en vivant dans un esprit de soumission à la volonté du Père et en se confiant en son amour. Il se peut que ce ne soit qu'à la suite d'une longue vie de communion avec Dieu, peut-être jamais de ce côté-c de la tombe, qu'on aperçoive que la base de toutes ces convictions repose sur la divino-humanité de Jésus, le Fils de Dieu, la tête de la race humaine. Comment cette tête divine fait-elle connaître sa volonté aux hommes ? C'est là ce que la théologie allemande ni aucune autre ne saurait expliquer, pas plus qu'on ne saurait expliquer comment la tête de l'homme fait connaître ses volontés à la main. Mais de même que la main connaît, reçoit les impulsions de la tête à laquelle elle obéit, ainsi les brebis de Jésus le suivent, car elle connaissent sa voix.

Un autre principe important c'est que l'union de Christ avec les siens n'est pas seulement un mystère à méditer, mais une réalité qui doit être mise en pratique dans la vie. Christ dit : « Je suis la lumière du monde, » mais il dit aussi : « Vous êtes la lumière du monde. » S'il s'est déjà sacrifié lui-même, nous devons aussi présenter nos corps en sacrifices vivants. S'il a bu d'une coupe, nous devons boire également de la même coupe. S'il a porté la croix, nous devons, de notre côté, renoncer à nous-mêmes, prendre notre croix et le suivre. S'il a donné sa vie pour le monde, nous devons, nous aussi, donner

notre vie pour nos frères (Jean III, 16 ; 2 Cor. IV, 10, 11). Si Christ a été affligé dans l'intérêt de son peuple, nous devons de notre côté achever ce qui reste des souffrances de Christ pour son corps qui est l'Eglise. Si Christ est appelé le Fils bien-aimé de Dieu, nous sommes appelés, nous aussi, à être les fils de notre Père qui est dans les cieux.

Je ne saurais comprendre comment la vie et la mort de Jésus ôtent le péché du monde. Mais je vois que le sacrifice de soi-même dans sa forme finie parmi les hommes, accomplit un salut fini. Plus j'y pense, plus il me semble que l'unique différence entre la vie et l'œuvre de Christ d'une part, et la vie et l'œuvre des chrétiens d'autre part, est la différence qui existe entre le fini et l'infini, le parfait et l'imparfait.

Et notre Ecossais s'écrie à cette occasion : « Voilà un Evangile qui peut être prêché à toute créature. Il peut être admis par les enfants, par les pauvres, par les ignorants, par les Juifs et par les Gentils. La croyance en la vérité ne dépend plus alors de l'étendue, de l'exactitude de la connaissance humaine ; ni de la science, ni de la sagesse, ni de la pureté avec laquelle les documents sacrés nous ont été conservés, ni de la parfaite exactitude primitive de ces documents eux-mêmes, ni de rien d'humain, en un mot, mais de Dieu seul.

Si l'on n'est pas chrétien cela ne tient pas au manque de lumière. Si la révélation a un sens intelligible, elle désigne quelque chose présenté à nos facultés de discernement, que nous ne pouvons nous dispenser d'accepter, à moins de fermer les yeux ou, pour parler avec le Seigneur, à moins de préférer les ténèbres à la lumière. De sorte que nous croyons, non pas en vertu de la crédibilité des écrits, par le moyen desquels la vérité nous est présentée, mais en vertu de la puissance inhérente à la révélation d'emporter notre assentiment ; de sorte que l'incrédule ne commet pas seulement une erreur de jugement : il est moralement coupable.

Si quelqu'un est disposé à nier la possibilité d'une pareille communion immédiate, consciente avec Dieu, comme quelque chose de visionnaire, indiquant le fanatisme, qu'il se dise bien qu'il est d'une autre opinion que les apôtres et le Seigneur lui-

même ; qu'il est toujours sous le régime de l'Ancien Testament ou qu'il est retourné à la position de l'Eglise de Rome qui voit avant tout dans le christianisme une loi. Dans ce cas, en effet, Jésus-Christ n'est plus qu'un législateur moral ou dogmatique. Il n'est pas même possible d'arriver au sentiment du pardon des péchés, si Dieu lui-même ne rend pas immédiatement et directement témoignage à la conscience humaine par le Saint-Esprit, comme réconcilié avec nous. Alors ce n'est que de seconde main que nous connaissons les choses divines.

Jamais l'Ecriture, la Parole de Dieu, n'a prétendu s'interposer entre nous et Christ, pour prendre sa place et celle de son Esprit. Si notre communion avec l'Ecriture devait supplanter la communion avec Christ, nous traiterions la Bible d'une manière superstitieuse, nous pêcherions contre Christ notre Seigneur et notre Maître.

Nous plaçons en garde contre la méthode qui consiste à se satisfaire avec des vraisemblances, des probabilités, alors que notre nature est destinée, préparée à atteindre un plus haut degré de certitude, à entrer dans une communion immédiate avec Dieu et que tout ce qu'il y a de plus profond en elle soupire après ce rapport immédiat.

Chose curieuse et décisive, en faveur de ses idées favorites, notre hérétique écossais en appelle à la confession de foi de Westminster qui, avec tous les symboles du XVI^e siècle, renvoie au témoignage du Saint-Esprit comme à la seule preuve efficace à faire valoir en faveur de la vérité de l'Evangile. De sorte que notre laïque, que je vous ai présenté comme un hérétique, pour parler avec le peuple, est en réalité un orthodoxe, un héritier légitime de la réformation, tandis que ceux qui songeraient à lui jeter la pierre auraient perdu jusqu'au sens de la vérité qu'ils prétendraient défendre.

Maintenant, il n'y a plus d'hésitation possible. Hérétique ou orthodoxe, nous pouvons donner à notre laïque écossais le nom qui lui revient parmi nos partis religieux. C'est un représentant de la mystique, de ce point de vue théologique qui enseigne l'union pratique, immédiate, personnelle de l'âme

avec Dieu et qui voit dans cette communion la source de la vie religieuse, la vie même.

Le titre de mystique est mal porté ; il rappelle, en effet, beaucoup de rêveries et d'extravagances. Cela tient à deux choses. Premièrement, on confond les mystiques et les piétistes, bien que la différence soit profonde. Les mystiques sont des hommes nouveaux, les porteurs d'une vie nouvelle ; ils regardent vers l'avenir ; les piétistes, au contraire, sont pleins de respect, d'une piété excessive, exagérée (de là leur nom) pour toutes les doctrines, les institutions du passé. Ils s'épuisent à le galvaniser ce passé, par des réveils artificiels comme eux-mêmes, jusqu'à ce qu'ils aboutissent aux idées les plus fantastiques. Ainsi, en vertu d'une opinion récente, à la mode parmi les avancés, la santé du corps serait toujours un exposant parfait de la santé de l'âme, si bien qu'un chrétien ne devrait jamais être malade, et, par conséquent, ne pourrait jamais mourir apparemment. Ce n'est pas là du mysticisme ; c'est du piétisme, sec, étroit, aussi superficiel que prétentieux et inintelligent.

Une seconde circonstance qui a fait une mauvaise réputation à la mystique, c'est qu'il lui arrive parfois de mépriser la science et l'étude : ce qui ne manque pas de la faire avorter dans ses entreprises de rénovation.

Notre laïque écossais est à l'abri de tous ces travers-là. Il est bien un mystique des plus authentiques, mais un mystique rationnel, raisonnable. Vous serez complètement rassurés quand vous l'aurez entendu recommander l'alliance inévitable, profonde de la foi et de la raison, de la théologie et de la piété.

Il n'est pas de ceux qui voudraient nous faire surmonter les difficultés au sujet des mystères divins par le simple exercice d'une crédulité aveugle. « Celui, dit-il, qui parle contre la raison parle contre sa propre conscience, et, par conséquent, il est certain qu'un homme ne sert pas Dieu avec bonne conscience quand il le sert contre sa raison. »

Notre Ecossais montre dans quelle grossière contradiction tombent les piétistes quand ils parlent de la raison. Rien n'est

plus propre à décrier la raison, ce grand don de Dieu, que la manière dont en parle le piétisme. Ils en appellent, en effet, à la raison pour prouver, établir l'orthodoxie ; ensuite ils se servent de l'orthodoxie pour démolir la raison. Ne s'aperçoivent-ils pas qu'en agissant ainsi, ils sapent ce sur quoi ils s'appuient ? Si, être raisonnable est une hérésie, être déraisonnable est encore une pire hérésie.

Dieu ne nous demande jamais de détrôner aucune de nos facultés de la position suprême qu'elles occupent chacune dans sa sphère. L'œil doit être l'arbitre absolu quand il s'agit de couleurs, l'oreille quand il est question de sons, la raison en philosophie, et la conscience dans la sphère de la morale. Si les saintes Ecritures ne réussissent pas à convaincre notre raison de la vérité d'une doctrine particulière, on ne peut dire qu'elles exercent une autorité réelle dans ce cas-là ; car, quoique nous puissions donner notre assentiment à telle doctrine, par suite de la crédibilité générale des Ecritures, nous ne pouvons dire que nous croyons à cette doctrine dans le vrai sens du mot. L'autorité découle de la puissance que possède la vérité de produire la conviction.

Voilà pourquoi la foi et la raison doivent se donner la main. Par l'œil de la raison, à travers le télescope de la foi, c'est-à-dire de la révélation, nous voyons ce dont nous n'aurions jamais connu l'existence sans ce télescope. Qu'un individu ferme les yeux, presse fortement les paupières, il fait sortir une lueur fantastique de l'humeur cristalline ; il contemple une lumière qui ne brille jamais, il voit des milliers de feux qui ne brûlent jamais. Il en arrive de même à celui qui obscurcit l'œil de la raison et prétend voir par l'œil de la foi. Il se fait de petites images d'idées, certains atomes voltigent devant lui, mais il n'est ni guidé, ni instruit par la lumière ; il voit comme un homme endormi. Jamais la raison vraie et la foi vraie ne sauraient être en opposition ; la religion exerce une influence corruptrice lorsqu'un homme professe ce qu'il ne sent pas et cela dans le but d'être orthodoxe. C'est ici une question capitale. Si nous ne faisons marcher notre religion du même pas que notre intelligence, il faut abandonner l'une ou l'autre,

comme font des multitudes de gens de nos jours, en allant ceux-ci au catholicisme, ceux-là à l'incrédulité.

Il est des personnes naïves qui rendent grâce à Dieu de n'être pas théologiens. Elles ne se doutent pas que, sous le nom de simplicité évangélique, elles veulent imposer les résultats des élucubrations théologiques du passé les plus suspectes, les plus fausses. Tel n'est pas le cas de notre membre de l'Eglise libre d'Ecosse. Il proclame hautement l'importance, la nécessité de la théologie ; elle lui paraît aussi étroitement unie à la religion que la science de l'optique au fait de la vision.

Il se garde bien toutefois d'exagérer la valeur de cette science. Les spéculations théologiques n'intéressent pas plus la vie et la conduite du chrétien que la question de savoir si le soleil est un globe de feu, une atmosphère lumineuse, ne préoccupe un homme poursuivant sa marche dans le monde, à la lumière, à la chaleur que lui envoie le soleil ; ces spéculations, ces investigations sont très intéressantes, importantes ; elles peuvent rendre des services, mais elles ne sont pas indispensables à une saine vitalité, ni dans la vie naturelle, ni dans la vie spirituelle.

Nous arrivons maintenant à la seconde grande idée fondamentale de notre auteur. Elle est plus frappante, plus originale surtout que ce qui précède. Il réclame l'inspiration pour les vrais chrétiens d'aujourd'hui exactement comme pour les premiers disciples. C'est une misérable religion de maintenir que le Saint-Esprit de Dieu a cessé de parler à l'Eglise après avoir prononcé le dernier amen du livre de l'*Apocalypse*. Il en résulte qu'au lieu d'honorer les vivants, nous honorons les morts, qu'au lieu d'écouter une voix, nous tombons dans des querelles de mots.

On parle trop souvent des Ecritures comme du message d'un père absent, adressé à ses enfants, au lieu d'écouter la voix nous sollicitant de reconnaître notre Père présent en nous maintenant, par l'opération de son Saint-Esprit dans nos cœurs. L'Ecriture n'est pas le seul guide pour nous conduire à Christ ; c'est plutôt l'Esprit de Dieu qui est le seul guide sûr. Sans l'Esprit de Dieu la Bible n'est pas un guide réel et si l'Esprit

de Dieu est le vrai guide, nous ne devons pas lui limiter les moyens qu'il peut choisir pour amener les hommes à lui.

Pourquoi ne reconnâtrions-nous pas l'Esprit de Dieu agissant au moyen des lois ordinaires de la nature? Au lieu d'étendre l'activité du Saint-Esprit sur tous les fidèles durant tout le cours de l'Eglise chrétienne, nous l'avons cantonnée, renfermée dans un moment donné; nous en avons sacrifié l'action constante, permanente, l'extension à une intensité arbitraire, fantastique.

Cette illusion frappante tient à un préjugé dont nous avons hérité de l'Eglise romaine. Nous avons confondu l'inspiration et l'infaillibilité, nous nous sommes imaginé que tout inspiré est nécessairement infaillible. De là, pour éviter le conflit des infaillibilités, nous avons conclu qu'il ne peut y avoir eu que quelques hommes inspirés à un certain moment, réglant d'une manière infaillible, ce qu'il faudrait croire jusqu'à la fin des siècles.

Notre Ecossais renverse cette erreur populaire par un simple appel aux faits relatés dans l'Ecriture. Les apôtres n'étaient pas infaillibles parce qu'ils n'étaient pas saints. C'est une grave erreur de croire que les premières Eglises fussent un modèle de simplicité : les germes du développement subséquent furent semés de très bonne heure. Il faut distinguer avec grand soin entre la religion de Jésus et celle de ses plus intimes disciples. La religion de Jésus était plus large, plus simple. Bien loin de supposer que son entourage connût son esprit et ses intentions, tout le récit évangélique montre qu'ils ne comprenaient que fort peu son enseignement.

Et il ne faut pas croire que l'effusion du Saint-Esprit à la Pentecôte ait mis un terme à l'erreur. Alors qu'ils nous sont présentés comme pleins du Saint-Esprit, le premier acte qu'ils accomplissent au moment où il s'agit de remplacer Judas, est entièrement en désaccord avec l'esprit et l'enseignement de leur Maître. Au lieu d'en appeler à leur propre jugement, ils ont recours au moyen mécanique du tirage au sort. Leur tentative d'établir le communisme indique aussi qu'ils méconnaissaient entièrement l'esprit du Maître. Mais l'entreprise échoua

bientôt par suite des mensonges, des querelles résultant de l'essai d'établir un mécanisme artificiel, au lieu de la méthode vivante, naturelle de chaque individu appelé à juger, sous la direction du Saint-Esprit, quel emploi Dieu veut qu'il fasse de ses biens terrestres.

Si l'Eglise de nos jours reste beaucoup trop au-dessous de ce qu'elle pourrait être, c'est parce qu'elle est trop préoccupée de s'assimiler pour la doctrine, pour la pratique, à l'Eglise plus ou moins défectueuse de l'âge apostolique ; plutôt que de compter sur la présence de l'Esprit divin pour stimuler l'exercice de ses propres facultés, et pour éclairer son propre jugement.

Les Hébreux ne croyaient pas à un livre inspiré, ni à une classe d'hommes inspirés ; ils se tenaient eux-mêmes pour un peuple inspiré. Les chants des poètes, l'habileté de l'artiste et de l'architecte, la force de Samson, la musique de David, la sagesse de Salomon, le génie militaire de Josué, tout cela était imputé à l'inspiration de l'Esprit divin. L'auteur renvoie à l'épître aux Hébreux. Elle nous déclare que les hommes des anciens temps spécialement recommandés pour leur foi, avaient l'habitude d'attribuer à l'inspiration tout ce qui distinguait un Israélite parmi ses contemporains.

Or le monde ne revient pas en arrière. Ce qui était à la portée des hommes des anciens temps est aussi, à plus forte raison, à notre disposition. Dans les questions où nous sommes originaux, nous sommes de beaucoup en avant sur les anciens ; mais pour ce qui concerne la foi en Dieu, nous sommes de beaucoup en arrière, parce que nous avons les vérités de seconde main. Nous croyons en un Dieu qui dans les temps passés a inspiré aux hommes les traits caractéristiques de sa nature, mais qui aujourd'hui n'a plus de relation directe avec nous. Tout cela est fort loin d'être d'accord avec les enseignements de Jésus. C'est, en effet, un des traits caractéristiques de sa vie que ce qu'il réclame pour lui, il le proclame aussi le droit d'ainesse de ses disciples.

Il faut bien comprendre la pensée de notre laïque écossais. Son intention n'est nullement de rabaisser l'esprit de l'Eglise primitive, voici seulement ce qu'il veut dire. La révolution pro-

clamée par Jésus de l'esclavage à la liberté, était trop grande, trop profonde, pour être immédiatement comprise : il fallait du temps à la masse de l'humanité pour arriver à reconnaître la glorieuse liberté des enfants de Dieu. Malheureusement le courant ecclésiastique prit une fausse direction ; de l'Évangile de la liberté on fit une nouvelle loi, à laquelle les hommes furent appelés à obéir, tout à fait de la même façon dont la synagogue était appelée à obéir à la loi de Moïse.

Saint Paul, selon notre laïque, comprit les enseignements de Jésus beaucoup mieux que ses contemporains ; il était particulièrement soigneux qu'il ne fût porté aucune atteinte à la liberté, trait remarquable de son Évangile. Mais par la suite ses opinions furent élevées à la hauteur d'autorités pour la conscience d'autrui, si bien que des hommes prétendant professer la même religion que saint Paul ne le firent pas en réalité ; car l'apôtre maintenait, lui, ses opinions, dans un esprit de liberté, les autres dans un esprit d'esclavage, différence vitale aux yeux du grand apôtre du christianisme. (Gal. V, 1.)

Saint Paul n'a jamais prétendu délivrer ceux qu'il convertissait du joug de la loi de Moïse pour les soumettre à l'autorité de ses propres écrits. Je crois qu'il résulte de grandes difficultés de la confusion qu'on établit entre l'inspiration et l'infailibilité. Le plus parfait musicien se servant d'un instrument qui n'est faux qu'au moindre degré, ne réussira pas à faire une musique parfaite ; de même les manifestations de l'esprit divin dépendent du milieu par lequel elles s'expriment. N'étant pas parfaits, les premiers disciples ne pouvaient être infailibles.

C'est pour avoir méconnu les droits de l'inspiration permanente, qu'il a sacrifiée à l'autorité des siècles passés, que le protestantisme se trouve aujourd'hui dans la plus fausse des positions. Il me semble quelquefois, dit notre Écossais, que l'esprit de la réformation du XVI^e siècle a complètement disparu et que ce qu'il reste du protestantisme est aujourd'hui trop vieux pour pouvoir être de quelque utilité au monde. Avec les sentiments qui conviennent à la vieillesse, le protestantisme du jour s'attache au passé ; il prend plaisir à raconter les hauts

faits héroïques de sa jeunesse, alors que par la foi il délivra le peuple de Dieu de l'esclavage des traditions humaines. Dans ces jours-là les défenseurs du passé en appelaient principalement à une autorité spirituelle qu'on supposait résider dans la forme humaine de l'Eglise. Mais aujourd'hui, alors qu'un esclavage du même genre énerve le peuple de Dieu, en attribuant une autorité spirituelle à ce qui est humain dans les Ecritures, les protestants modernes reculent, quand ils ne s'allient pas ouvertement avec les catholiques, ennemis de toute liberté spirituelle.

En finissant je dois signaler un fait qui est d'un intérêt tout spécial pour cet auditoire. Vous ne vous en douteriez guère : ces idées qui nous reviennent d'Ecosse, sont d'abord parties de Lausanne. Notre laïque déclare expressément en être redevable à Alexandre Vinet qui, plus qu'aucun autre, a agi sur son développement religieux et théologique. C'est ainsi que le canton de Vaud a largement payé à l'Ecosse la dette qu'il avait contractée, il y a cinquante ans, quand Vinet était à son tour inspiré par l'Eccossais Erskine.

Que sont devenues sur les bords du Léman ces mêmes semences qui portent des fruits pratiques dans les montagnes d'Ecosse ? Avons-nous avancé ou reculé depuis Vinet ? Où sont nos laïques, je ne dis pas qui professent les principes de notre Eccossais, mais qui se préoccupent encore des questions dont nous venons de nous entretenir ? Y a-t-il des ministres, des professeurs travaillant à préparer les troupeaux à une évolution indispensable ? Possédons-nous, ces prophètes s'acquittant, ce qui fut de tout temps leur mission, de la tâche ingrate de troubler l'esprit des hommes, d'ébranler leur confiance dans la religion populaire de leur temps ?

Notre Eccossais dit des Eglises de son pays qu'à moins qu'elles ne secouent les liens de la tradition dans lesquels elles sont si péniblement enlacées, elles ne peuvent manquer de perdre la confiance des hommes intelligents et honnêtes, solution redoutable dont les signes précurseurs ne sont déjà que trop manifestes. Le mal signalé par notre laïque est-t-il plus ou moins

avancé sur le continent où la religion n'est plus, comme dans les pays anglo-saxons, une puissance conquérante avec laquelle il faut compter ?

Je rentre dans le rôle de simple rapporteur dont je suis sorti en posant ces questions indiscretes, et je termine par quelques remarques.

Voilà ce que peut dire dans cette Ecosse, si arriérée, si fidèle aux traditions, un membre de la plus stricte des Eglises sans qu'il ait reçu, que je sache, aucun avertissement des autorités ecclésiastiques.

Vous l'avez remarqué, le but de notre laïque est pratique, religieux, positif; nous ne sommes pas en face d'un esprit sceptique. Il se propose de renverser une autorité extérieure qui n'a rien de populaire, de religieux, de protestant, de chrétien pour lui substituer l'autorité interne de la vérité, la démonstration d'esprit et de puissance qui seule peut subjuguier les cœurs.

« J'ai l'espoir, dit-il, que mon livre¹ pourra être de quelque utilité à quelques personnes qui, comme moi, éprouvent de la difficulté à accepter les traditions de notre religion populaire. »

« L'homme qui trouve ainsi qu'une bonne partie de son antique foi doit être abandonnée, court un grand danger, poursuit notre laïque : le danger de s'éloigner de la foi chrétienne. J'espère venir en une certaine mesure au secours de quelques lecteurs de mon petit livre, s'ils sont amenés à reconnaître que beaucoup de choses qui sont aujourd'hui incorporées au christianisme, ne faisaient nullement partie de la religion simple et primitive de Jésus de Nazareth. »

Mon rôle de traducteur, d'éditeur irresponsable est terminé; je n'ajouterai à la lettre que quatre mots qui ne se trouvent pas dans l'original, les seuls dont je prends la responsabilité : à bon entendeur, salut ! j'ai dit.

¹ *Old Letters*. Printed for private circulation. Glasgow : David Bryce and Son, 1885.
